

Philosophie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **17 (1884)**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

remettant en lumière le vrai sens des termes bibliques, surtout du *Pneuma*, de la *Psychè*, de la *Zôè* et du *Thanatos*, en associant franchement la vie au salut et l'existence à l'immortalité, en faisant dépendre toute vie de Christ et en admettant la destruction finale des méchants, de Satan et du mal, est beaucoup moins matérialiste qu'on le croit, l'est moins que le naturisme, et est au contraire éminemment spiritualiste, précisément parce qu'il accorde la matière avec l'esprit, la nature avec la grâce, — ce qui démontre enfin la fausseté de l'accusation au point de vue biblique.

» A ce triple examen j'ai ajouté l'argument pratique prouvant que le conditionalisme, loin de rabaisser le caractère de Dieu, le relève graduellement ; loin de compromettre la vie et l'action chrétienne, la ranime et l'excite ; loin de pousser au matérialisme pratique, en éloigne, en ramenant les matérialistes à l'Évangile ; et, loin de détruire le spiritualisme chrétien, le rétablit et en assure le triomphe. L'accusation se montre donc aussi injuste au point de vue pratique. Elle a contre elle l'histoire, la science, la révélation et l'expérience. »

J.-J. PARANDER.

Brenles (Vaud).

PHILOSOPHIE

CHARLES MEYER. — LA SUPERSTITION AU MOYEN AGE
ET AUX SIÈCLES POSTÉRIEURS ¹.

Voici un livre qu'on pourrait intituler « Histoire des aberrations de l'esprit humain » et dont la lecture est quelque peu mortifiante pour notre orgueilleuse raison. L'auteur nous y présente un tableau de la superstition sous toutes ses formes : astrologie, alchimie, chiromancie, foi aux sorciers, etc. En le feuilletant, on est comme frappé de stupéfaction à la vue des erreurs monstrueuses qui ont si longtemps obscurci l'intelligence des hommes même les plus

¹ *Der Aberglaube des Mittelalters und der nächstfolgenden Jahrhunderte*, von Carl Meyer a. o. Professor an der Universität Basel. Basel 1884.

cultivés, et retardé, durant de longs siècles, les progrès des sciences naturelles et d'une saine philosophie.

L'ouvrage de M. Meyer, fruit de longues et patientes recherches, n'est pas d'une lecture attrayante et facile, le sujet ne s'y prêtait point. C'est un volume à consulter, non à lire tout d'une traite. Tous ceux qui s'occuperont désormais de l'histoire des mœurs au moyen âge devront en tenir grand compte. Il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques et sera lu avec fruit par les historiens, les psychologues et les penseurs.

A. H.-M.

ALFRED WEBER. — HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EUROPÉENNE
(*Suite.*)¹

Nous avons promis de mettre sous les yeux de nos lecteurs une citation propre à leur faire connaître le genre de l'auteur de cette *Histoire*. Le morceau que nous avons choisi dans ce but est celui qui a pour sujet : *Darwin et le monisme contemporain*.

Le matérialisme, renforcé par les épigones de l'hégélianisme et popularisé par le talent littéraire des Moleschott, des Büchner, des Carl Vogt, des Ernest Haeckel, est devenu au delà du Rhin ce qu'il a été en deçà dès le dix-huitième siècle : une puissance intellectuelle de premier ordre, fortement assise sur le terrain des faits, ayant pour elle le double prestige d'une clarté parfaite et d'un savoir étendu et solide. Favorisé d'ailleurs par l'opinion, grâce à sa connivence avec le radicalisme politique et religieux, il s'appuie sur une série de découvertes et de théories scientifiques récentes. Il en appelle à la théorie transformiste de Lamarck et de Darwin, contre la création-miracle ; à l'étude anatomique des singes anthropoïdes, contre l'opinion qui voit un abîme infranchissable entre l'animal et l'homme, la matière et l'esprit ; aux progrès de la synthèse chimique, contre le fantôme du principe vital ; à la théorie de l'équivalence et de la transformation des forces et aux découvertes électrologiques, contre l'hypothèse d'une force séparée pour expliquer la pensée ; à la théorie géologique des évolutions lentes et des transformations insensibles, contre la

¹ Voir la livraison de mai, pag. 311.

théorie des cataclysmes, derrière laquelle s'abrite, selon lui, la croyance aux interventions capricieuses d'un pouvoir surnaturel ; enfin, aux expériences nombreuses et concluantes qui ont mis hors de doute le rapport existant entre le cerveau et la pensée, contre la distinction spiritualiste de l'âme et du corps.

De toutes ces nouveautés, celle que le matérialisme s'est assimilée le plus rapidement et à laquelle il doit l'appoint le plus important, c'est la théorie darwinienne, qui répond à cette question capitale demeurée sans solution jusqu'à Darwin : comment la finalité qui se manifeste dans la construction et la disposition de nos organes a-t-elle pu se produire sans l'intervention d'une cause créatrice intelligente et par l'action purement mécanique de forces inconscientes ? ou encore : comment expliquer la finalité sans les causes finales ? Le darwinisme, en fournissant au matérialisme une réponse péremptoire à l'objection capitale du spiritualisme théiste, est devenu par ce fait son allié indispensable, et telle est l'intimité de cette alliance que darwinisme et matérialisme sont considérés comme des termes synonymes.

Deux systèmes se trouvent en présence dès le dix-huitième siècle : le *créatisme*, d'après lequel chaque espèce animale et végétale a été créée indépendamment de toutes ses congénères, se fonde sur la prétendue immutabilité des espèces ; le *transformisme* ou *évolutionisme*, dont Diderot et Robinet ont formulé les principes, admet que les espèces ne sont que des variétés mieux marquées et plus fixes que ce que l'on désigne vulgairement par ce mot, et *descendent* les unes des autres générativement. Au *dogme* de l'immutabilité des espèces il oppose le *fait* de leur variabilité. Entre l'être générateur et son rejeton, il y a toujours similitude, jamais identité. C'est à dire qu'il y a, entre l'un et l'autre, des différences. De plus, et c'est l'important, ces différences peuvent se transmettre par hérédité. Mais cette variation incessante et la métamorphose progressive des espèces qui s'ensuit, comment et à quelles causes ont-elles lieu ? comment et à quelles causes une même souche a-t-elle pu produire le tigre et la timide gazelle, la souris et l'éléphant ? Selon Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, c'est l'influence du milieu sur l'organisme et l'adaptation progressive de l'organisme aux conditions d'existence qui lui sont

faites. Cette explication, qui suffisait pour un certain nombre de cas, mais en laissait un nombre plus grand encore inexplicés, fut complétée par Charles Darwin, le plus célèbre des naturalistes de ce siècle (1809-1882), dans son livre monumental : *On the origin of species by means of natural selection*. La cause efficiente de la transformation des êtres organisés et de la diversification de leurs types spécifiques, c'est, selon Darwin, la *concurrence* qui se fait naturellement entre eux, la *lutte pour l'existence* (*struggle for life*); concurrence dont l'effet est celui d'une sélection de tout point semblable à la sélection artificielle au moyen de laquelle l'horticulteur et l'éleveur obtiennent leurs variétés. Que fait l'éleveur, l'éleveur de pigeons par exemple ? Il remarque dans l'un de ses pigeons la particularité que sa queue a une penne de plus que les autres ; il tâche de se procurer une femelle offrant la même particularité, et il obtient de ce couple des rejetons ayant la queue garnie de deux, trois, quatre penne de plus que leurs ascendants : le pigeon-paon ; il obtient, par un procédé semblable, le pigeon grosse-gorge, le pigeon-cravate, le pigeon-hirondelle, le pigeon-carme et autres variétés. Même procédé chez les éleveurs de chevaux, de chiens, de bêtes à cornes, chez les horticulteurs : en assortissant leurs couples ou leurs graines d'après certaines données, ces *artistes* arrivent à diversifier les types à l'infini. Ils y arrivent par un artifice de l'intelligence et avec intention. La nature obtient le même résultat (diversification des types), sans artifice ni intention quelconque, au moyen de la concurrence ou lutte pour l'existence. Cette lutte, en effet, opère entre les êtres un triage, une sorte de choix (*selectio*) : les uns, c'est-à-dire les plus forts, ou les plus adroits, ou les plus propres, pour une cause quelconque, à échapper à la destruction, arrivent à se reproduire ; les autres périssent ; ceux-ci sont les *réprouvés*, ceux-là les *élus* de la nature, les *selecti* de la concurrence, qui n'est pas seulement le principe de tout progrès social, mais aussi la cause première de tout développement dans la nature. Supposons, dit Strauss commentant Darwin, un troupeau de bœufs à l'époque où ces animaux ne sont pas encore munis de cornes. Ce troupeau est attaqué par des carnassiers. Il est évident que dans la lutte pour l'existence qui s'ensuit, ceux qui ont le front le plus fort auront plus de

chances que les autres de se tirer d'affaire, et il est évident aussi que, s'il se trouve, dans le troupeau attaqué, un individu qui a au front un rudiment de corne, il aura plus de chances de salut pour lui que tout le reste du troupeau. Celui-ci succombera tout entier, lui seul en réchappera, arrivera à se reproduire et en même temps (ce qui est ici l'important) à transmettre à ses descendants la particularité qui lui a valu de vivre et de pouvoir se reproduire : son rudiment de défenses frontales. Ses descendants seront plus ou moins pourvus de cette particularité. Plus ils le seront, plus ils auront de chances de vaincre dans la lutte qui se renouvellera pour eux, et de transmettre à leur tour l'organe protecteur aux générations suivantes. Et ainsi cet organe, qui n'a été, chez son premier porteur, qu'un simple caprice de la nature, et qui, sans la concurrence, aurait disparu avec ce porteur sans laisser de trace dans l'espèce bovine, va se développant et se perfectionnant de génération en génération ; ce qui n'était d'abord qu'un caractère purement individuel devient un caractère générique, grâce à cette lutte toujours renaissante et aux effets accumulés de cette sélection sans cesse renouvelée.

Dans l'exemple précité, c'est un avantage positif (un surplus), qui a déterminé la sélection, mais il est des cas où un manque peut avoir le même effet, où un défaut peut être un avantage et une cause de sélection. Supposons, avec Haeckel, que, dans une île en plein océan, un essaim d'insectes ailés s'élève dans les airs et que, surpris par une tourmente, il soit entraîné vers la haute mer et y périsse ; supposons encore que l'un de ces insectes manque d'ailes : il ne pourra suivre l'essaim dans les profondeurs de l'air, mais c'est précisément à ce défaut qu'il devra son salut, et survivant à ses congénères ailés, il transmettra son défaut à l'un ou à l'autre de ses descendants qui lui devra le même avantage (celui d'être « élu »), et ainsi de suite, jusqu'à ce que de sélection en sélection les ailes disparaissent complètement dans l'espèce comme caractère générique. Dans ce cas, sans doute, le processus qui s'opère par sélection naturelle, est en réalité un recul, car il s'agit d'une déformation, d'un étiolement progressif ; mais l'évolution, dans la nature, est aussi souvent recul que progrès.

La sélection de la concurrence vitale est l'explication suffi-

sante de tout ce qu'il y a de propriété finale dans les organismes : elle explique jusqu'à la manière dont se sont formés les organes des sens, l'œil, l'oreille, si admirables d'art et qui, par cela même, ont toujours fourni aux doctrines finalistes et cratianistes leur plus précieux appui. Le premier œil qui s'est produit dans l'évolution du règne animal n'était, comme la première corne dans celle de l'espèce bovine, qu'un simple rudiment, d'où il y avait aussi loin à l'œil des espèces supérieures actuelles que de la nageoire du poisson et de l'aile de l'oiseau au bras de l'homme ; mais en réfractant déjà la lumière d'une certaine manière et en provoquant une sensation lumineuse, si faible fût-elle, il constituait, pour l'individu qui en était nanti, un avantage immense dans la concurrence vitale et en faisait « l'élu de la nature, » autour duquel disparaissaient forcément ses congénères aveugles, pour le laisser lui seul conserver l'espèce et transmettre son organe visuel, plus accentué encore peut-être, à ses descendants. Les mêmes causes ne cessant d'agir et d'accumuler leurs effets de génération en génération, l'œil finit, après des milliers de siècles d'une évolution progressive, par arriver à sa perfection actuelle, défiant l'art le plus consommé et les plus savantes combinaisons de l'intelligence ; et il y arrive, non par le fait d'une intervention intelligente, mais *par la force des choses*.

C'est, nous l'avons dit, en raison de cette explication mécanique de la finalité, — explication qui, chez Darwin, n'exclut pas l'idée de création, — que le matérialisme contemporain s'est approprié d'entrée et d'enthousiasme la théorie de la sélection naturelle. Ce qu'on attribue à la « sagesse de la Providence » ou à la « bonté de la mère Nature, » apparaît, dans l'hypothèse darwinienne, comme l'œuvre de la concurrence naturelle des êtres et de la sélection qu'elle détermine. Si les animaux qui peuvent vivre nus dans les climats chauds se trouvent munis dans les régions boréales de chaudes fourrures ; si les habitants du désert ont pour la plupart un pelage dont la nuance ressemble à celle du milieu où ils vivent et qui les protège en les dissimulant aux regards de leurs ennemis ; si enfin l'existence de tout être vivant se trouve « assurée » à un certain degré, il n'y a ni intention charitable ni dispensation surnaturelle et providentielle. Ce n'est pas à *fin* de

n'avoir pas froid que les animaux du Nord ont leurs fourrures, mais c'est parce qu'ils sont revêtus de fourrures qu'ils ne souffrent pas du froid, et ils ont des fourrures *parce que* leurs ascendants, qu'un caprice de la nature a revêtus d'une peau plus épaisse, ont par cela même mieux soutenu la lutte pour l'existence que leurs congénères qui en étaient privés, et ont pu, grâce à cette sélection naturelle, se reproduire et reproduire en même temps leur particularité protectrice, tandis que les autres ont succombé et que leur type a disparu. Il en est de même des animaux du désert et de tous les animaux et végétaux jouissant d'un privilège quelconque d'apparence causefinale.

Le principe de la sélection ne s'applique pas seulement à l'anatomie et à la physiologie, mais aussi à la zoo-psychologie. Les instincts des araignées, des fourmis, des abeilles, des castors, des oiseaux, que Hartmann lui-même croit encore ne pouvoir expliquer qu'au moyen d'un *deus ex machina* (l'Inconscient), ne sont autre chose, selon Darwin, que des habitudes héréditaires, devenues seconde nature par l'effet de la concurrence vitale et de la sélection naturelle. Ce qui est *inné* aux générations d'aujourd'hui ne l'était pas à leurs premiers ancêtres, et l'art merveilleux qui se manifeste dans l'instinct de certains animaux n'est que le premier mot d'une évolution mille fois séculaire et d'un perfectionnement graduel remontant à la première origine de ces espèces artistes. Nos habitudes intellectuelles n'ont pas d'autre origine. Les idées que le spiritualisme considère comme innées et qui, selon Kant, tiennent à la constitution même de l'intelligence, font partie sans doute de notre organisation mentale *actuelle*, mais n'étaient pas innées à nos premiers progéniteurs. Ceux-ci les ont acquises par l'expérience, et c'est l'hérédité aidée de la sélection qui, en nous les transmettant comme des habitudes ou dispositions intellectuelles, a fini par leur donner le caractère de l'innéité.

Un corollaire inévitable du principe transformiste et sélectionniste, c'est l'origine simienne de l'homme. Aussi Darwin l'enseignait-il dans son second ouvrage capital : *Of the origin on man* (1871). L'homme est issu d'une variété de singes plus douée que toutes les autres. La fausse honte qui nous empêche de souscrire à cette thèse provient de ce que le singe a des allures comiques qui lui

donnent l'air d'un crétin, d'un idiot, d'une caricature de l'homme. Nous ne l'éprouverions nullement si l'on nous faisait descendre du lion ou du rosier. Nous ne l'éprouvons même pas, chose étonnante, en présence du récit biblique, qui fait sortir notre espèce d'une motte de terre : origine bien plus humiliante encore, vu l'énorme distance qui sépare une motte de terre d'un être organisé, et d'une organisation aussi élevée que celle du singe. On objecte qu'un César, un Kant, un Goethe ne sauraient descendre d'un animal, qu'il est entre eux et le singe une distance infranchissable. Mais cette objection tombe si l'on tient compte, d'une part, des chaînons intermédiaires entre l'homme-singe et César, le Papou, le Néo-Zélandais, le Cafre, etc., et d'autre part, du prodigieux espace de temps qu'il a fallu à la nature, c'est-à-dire à la concurrence et à la sélection, pour effectuer son évolution de l'homme-singe à César et à Goethe. A la vérité, les six mille années d'âge que la Bible donne au monde n'y auraient pu suffire. Mais les découvertes paléontologiques de ce siècle (constructions lacustres, silex taillé, homme des cavernes, kjokken-moddings des côtes danoises, etc., etc.) démontrent sans réplique que le genre humain est beaucoup plus vieux et que la civilisation égyptienne elle-même, si prodigieusement ancienne, est *relativement moderne*. Des pas infiniment petits et des périodes infiniment longues, tels sont, dit Strauss, les deux passe-partout qui ouvrent les portes accessibles naguère au seul miracle. Eh quoi ! le christianisme n'enseigne-t-il pas que Dieu est devenu homme ? pourquoi donc l'animal ne pourrait-il pas le devenir ? Les religions non chrétiennes ne le tiennent pas pour impossible, témoin la métempsy-cose que professent l'ancienne Egypte, le brahmanisme et le bouddhisme. En fait, il n'y a pas d'abîme entre l'homme et l'animal. On ne peut refuser à ce dernier ni la sensibilité ni la mémoire ni l'intelligence. Les faits qui le démontrent remplissent des volumes. Le sens moral même ne leur est pas étranger, et, ajoute Strauss, si chez le chien c'est le bâton qui le fait naître, n'est-ce pas le cas aussi chez beaucoup d'hommes ? L'animal connaît l'amour maternel, l'attachement, le dévouement. En toutes choses, il n'y a entre lui et nous qu'une différence de degré : son *âme* est à la nôtre ce que le bourgeon est à la fleur et au fruit.

Nous n'insisterons pas sur ces développements de la pensée matérialiste contemporaine, qui n'ajoutent rien d'essentiellement nouveau aux doctrines du dix-huitième siècle. Ce qui la distingue, ce n'est pas son explication mécanique du monde ni sa négation absolue des causes finales, — sur ce point comme sur tous les autres, les principes matérialistes n'ont guère varié depuis Démocrite, — c'est uniquement d'avoir trouvé, grâce à Darwin, une réponse péremptoire, selon ses adhérents, à cette objection des causefinaliers, toujours renouvelée et jamais réfutée. Toute œuvre adaptée à une fin suppose un ouvrier, une intelligence, une intention, et la plus parfaite des chambres obscures, l'œil humain n'en supposerait pas !

Au surplus, le matérialisme contemporain ne se trouve pas seulement d'accord avec le matérialisme du dix-huitième siècle et le matérialisme grec, mais aussi avec les doctrines essentielles de l'idéalisme allemand et du panthéisme spinosiste : l'univers ou le un-tout substitué à Dieu, la consubstantialité des êtres, le déterminisme absolu. C'est pour marquer cet accord que le matérialisme germanique a adopté, de nos jours, la désignation de *monisme*.

La différence qui subsiste entre le monisme matérialiste et le monisme idéaliste des Fichte, des Schelling et des Hegel, c'est que le premier nie résolument toute finalité, tandis que ces derniers, s'inspirant de la Critique du jugement de Kant, reconnaissent dans la nature, sinon les intentions d'un créateur transcendant, du moins une finalité *immanente*.

L'idée de Hegel est la fin suprême de la nature se réalisant par une évolution à la fois physique et logique : physique en tant qu'elle est inconsciente, logique en tant qu'elle exclut le hasard. Elle s'identifie ainsi, de fait, avec ce que Schelling et surtout Schopenhauer appellent de son vrai nom : la *volonté*.

Or, on peut se demander si le principe darwinien, dont le matérialisme se réclame avec une si entière assurance, loin d'écarter l'hypothèse de la finalité immanente, n'est pas plutôt de nature à la corroborer. Est-il bien vrai que la concurrence vitale (*struggle for life*) soit une cause *première* et exclusivement mécanique ? La lutte pour la vie ne suppose-t-elle pas à son tour le vouloir-vivre

de Schopenhauer, la volonté ou l'effort sans lequel, selon la parole profonde de Leibniz, *il n'y a pas de substance* ? Ne suppose-t-elle pas par conséquent une cause antérieure, supérieure et immatérielle ? Que peut donc signifier cette formule : lutte *pour* l'existence, sinon : lutte à *fin* d'existence. Or ceci nous ramène en pleine téléologie. On ne peut nier d'ailleurs que la terminologie darwinienne soit empruntée toute entière au finalisme ; les termes de *sélection*, de *choix*, de *triage*, introduisent évidemment dans la nature un élément intellectuel. Ce sont là, dit-on, des images ; c'est un langage figuré. Fort bien. Mais l'impossibilité même de les éviter ne prouve-t-elle pas précisément l'impossibilité d'expliquer la nature par le pur mécanisme ?
